

## *Revisited*

Samuel Brussell

Numéro 49, automne 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14891ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brussell, S. (1991). *Revisited. Moebius*, (49), 51–52.

## SAMUEL BRUSSELL

### Revisited

Maintenant il me faut parler.  
Pas plus ici qu'ailleurs je ne suis chez moi.  
La patronne a pensé par mon accent que je venais  
du Mozambique qui sait, et elle n'était pas loin du  
vrai.

Ma colonie est tout aussi lointaine,  
hélas j'ai oublié son nom depuis la fuite des  
conquérants.

De l'extérieur, de la place, j'avais vu l'enseigne :  
*Pensão Rocha, 2°/3°.*  
Une fenêtre était ouverte, ouverte sur cette place  
qui ne porte aucun nom  
et que j'aimais déjà, avec, plus loin,  
au fond, le port et sa charge de coques  
à l'acier piqué, mouvement grave et incessant.

J'avais suivi la rue depuis la gare Santa Apollonia,  
suivi nonchalamment les rails,  
les catenaires des tramways qui doucement glissaient  
sous leur bas-ciel électrifié,  
cette rue aux couleurs aux odeurs de vinasse brûlée.

"Très chère, cette chambre" m'a dit l'aubergiste  
devant mon insistance  
mais pour une nuit j'étais prêt à payer le prix.  
Je savais que là-bas, au bout, des destinations étaient  
à flot,

je voulais mettre ma vie à jour  
devant cette fenêtre ouverte  
qui englobait tout l'univers  
comme si je vivais mon dernier jour  
anticipant ce jour.

Le bruit énorme qui noircit la place  
n'aurait pas d'effet sur mes nerfs.  
Je voulais cette fenêtre sur la rue,  
sur la place, sur ce bout de rio Tejo et sa nuit.

"Pas de bagage?" et pourquoi faire?  
d'une gare à une autre, du ferroviaire  
au maritime, je ne suis qu'en transit.  
Mon palais voudrait tant s'accorder à ma langue...

Mais la porte de ma chambre s'est ouverte  
dans cette ville au passé glorieux  
où ma rétine se brûle au vent de l'Atlantique  
avec à mes épaules la Judiaria et les Maures  
d'Alfama.

Ville de mendiants, où derrière chaque main tendue  
flotte l'ombre d'un prince  
et tout autour les reste du royaume.

Je pense à celui qui quotidiennement  
longeait cette Rua da Prata  
où je viens d'acheter mon cahier, "un livro..."  
sa silhouette m'apparaît  
car je sens l'étrangeté de cette ville  
et plus son mystère m'atteint  
plus distincte son ombre et ce qu'il voulut dire.

J'aime ce désastre ambiant  
mêlé aux forces du passé  
— un répit pour le malade de son temps.

cette ville me montre ce que je n'ai pas,  
ce qui m'a manqué, ce que j'ai perdu.

Ainsi depuis des heures, dans la fournaise de  
je marche sur les quais où au-dessus, très haut,  
accroché aux nuages poussière,  
hulule le pont du Portugal.

(Demain la Mer de Paille s'enflammera en  
Aguardente  
et dans l'incendie pourpre  
sur le quai maritime du Tereiro do Paço  
la quille rayera le miroir de nos rêves.)

*Lisbonne, mars 1987*